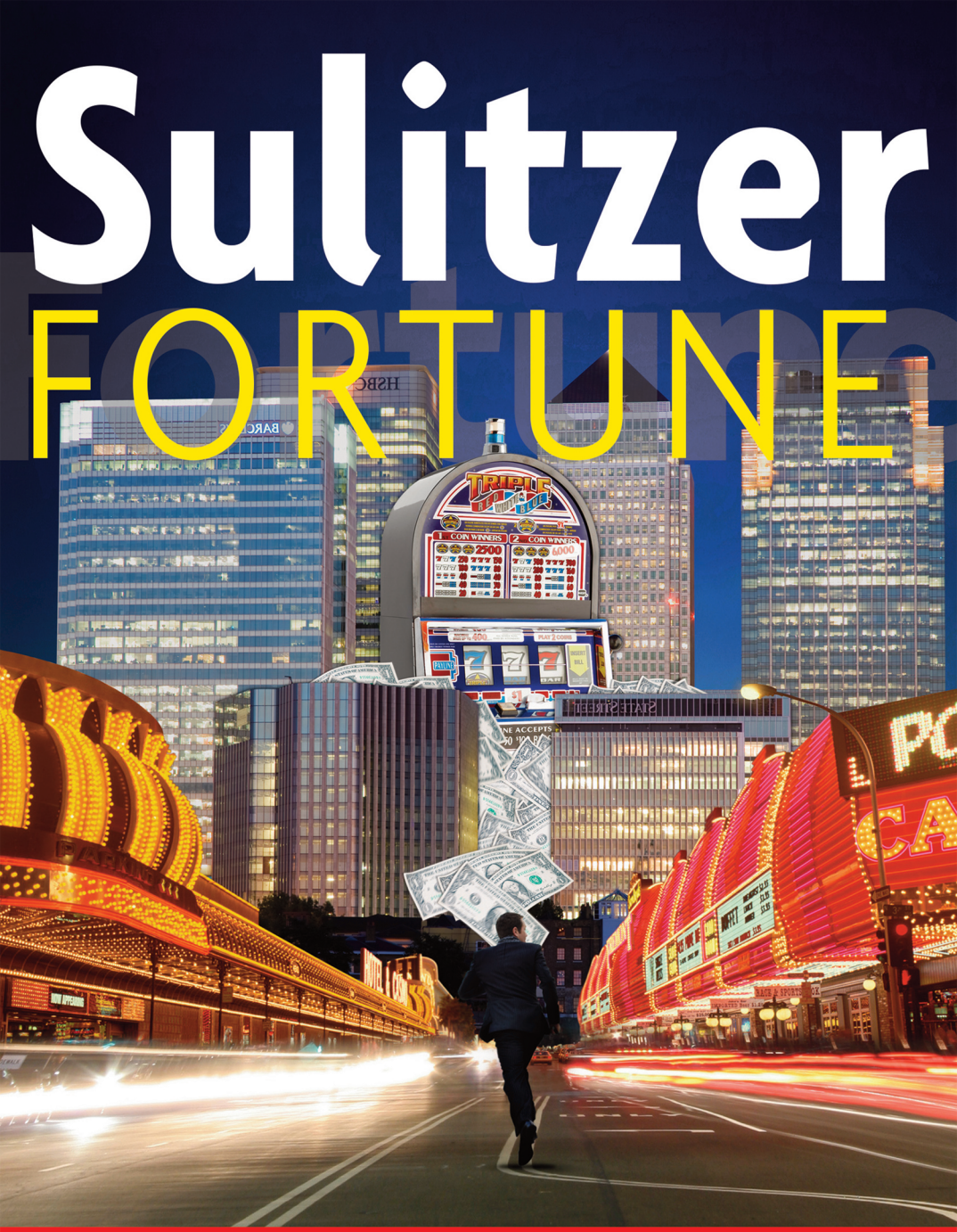
Sulitzer

FORTUNE



QUAND LES IDÉES FONT FORTUNE

éditions du ROCHER

FORTUNE

Paul-Loup Sulitzer

FORTUNE

éditions du
ROCHER

Les fluctuations récentes du cours des changes ne pouvant être prises en compte, il est convenu que pour toutes les opérations financières évoquées dans cet ouvrage, le taux du dollar est fixé à 5,00 FF.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Denoël, 1982.
© Éditions France Loisirs, 1989.
© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-06972-2
ISBN pdf : 9782268092850

À mon père, à ma mère et à ma fille Olivia
dont c'est la spécialité…
Pour mes fils James-Robert et Jacques-Édouard,
mes filles Olivia et Joy,
ma petite-fille Anna-Teresa
et pour Annabelle.

Prologue

À la mi-septembre 1976, ce 18 septembre, il y a un peu plus de trois mois que je me suis lancé dans l'achat et la construction d'un hôtel-casino géant, sur le territoire américain. Un vrai casino : une fois terminé, il pourra accueillir en même temps vingt-cinq ou trente mille joueurs. Ce n'est pas rien ; c'est en tout cas assez pour rivaliser avec le *Caesars* ou le *Sands* de Las Vegas. Les dimensions sont les mêmes ou peu s'en faut. Quant à l'importance de l'affaire où je me suis engagé, trois chiffres suffiront à l'exprimer : l'investissement total est de cinq cents millions de dollars ; cet investissement devrait normalement être amorti en trois ans et demi ; le revenu annuel prévisible sera de cent millions de dollars, soit cinquante milliards de centimes tous les douze mois.

Moins les impôts et les timbres.

Le 18 septembre 1976, un taxi me dépose devant l'entrée de l'immeuble, dans la 65e Rue Est, à Manhattan, New York. Il est huit heures du soir, à une ou deux minutes près.

– Mon nom est Franz Cimballi. M. Olliphan m'attend.

Le garde armé consulte une liste sur son bureau, me dévisage, acquiesce. Je me dirige vers les ascenseurs, l'homme me rappelle :

– L'appartement de M. Olliphan est desservi par un ascenseur particulier, dit-il.

Il me rejoint, me conduit devant une porte en chêne ciré, curieusement dépourvue de toute poignée ou de tout système d'ouverture.

– Regardez la caméra, s'il vous plaît.

Je dois lever la tête et l'œil unique de l'objectif descend vers moi. Je lui adresse l'un de ces sourires charmeurs dont j'ai le secret. Dix secondes. La porte sans serrure pivote, en silence, sur une sorte de boudoir capitonné de soie sauvage, meublé de deux fauteuils de style Adam à dossier en écusson, eux-mêmes encadrant une commode Louis XVI. J'entre et la porte se referme sur moi. Je ne sens pas la cabine se mettre en marche, je ne perçois pas davantage la très légère secousse marquant le terme de l'ascension. Une porte s'ouvre, soixante-quatre étages plus haut. Un maître d'hôtel porto-ricain, impassible, me débarrasse de mon imperméable.

– Par ici je vous prie, monsieur Cimballi.

L'appartement est un duplex, à en juger par ce très étroit escalier d'ébène qui me mène à ce qui doit être le dernier étage de l'immeuble. Il est d'un luxe remarquable. L'homme qui m'a invité à dîner m'attend à l'extrémité d'une galerie entièrement lambrissée, dans une vaste bibliothèque lambrissée de même. À mon entrée, il range dans son étui un violon dont je parierais qu'il vaut à lui seul tout le duplex et son contenu. Il me sourit. C'est un homme d'à

peu près cinquante ans, grand, mince, très beau, superbement distingué ; tempes argentées, teint hâlé, yeux verts brûlant d'intelligence. Il s'appelle James Montague Olliphan. C'est lui qui, agissant comme intermédiaire, m'a vendu l'*Éléphant-Blanc*.

– Voulez-vous boire quelque chose, monsieur Cimballi ?

– Non, merci.

– Son œil vert me scrute :

– J'ai connu Scarlett, dit-il doucement.

John Carradine, dit Scarlett. Avocat d'affaires. Mort aujourd'hui (il s'est suicidé par le feu pour mettre un terme à une maladie horrible). Mais juste avant de mourir, il m'a aidé et m'a permis, d'un seul et même coup, de parachever une vengeance et ma fortune. Je dévisage Olliphan et voici qu'une curieuse impression me vient, et met ma confiance en éveil :

– Vous semblez connaître beaucoup de moi.

– Vous vous appelez Franz Cimballi. À vous regarder, on ne vous donnerait guère plus de vingt ou vingt-deux ans. En fait, vous êtes un peu plus âgé. Guère plus, d'ailleurs. Mais vous avez réussi plusieurs coups remarquables, en matière de finances. Et en ce qui concerne votre fortune en général… Voulez-vous que nous passions à table ? Vous avez faim ?

– Toujours. Surtout entre les repas.

L'impression curieuse que j'ai à considérer Olliphan est celle d'un homme en proie à une extraordinaire nervosité, touchant même au désespoir, quoique parfaitement maîtrisée. Il achève sa phrase :

– En ce qui concerne votre fortune, je dirais qu'elle dépasse probablement les quatre-vingts millions de dollars…

Je l'ai suivi tandis qu'il marchait tout en parlant. Nous entrons dans une salle à manger. Le spectacle me saute littéralement à la figure, me fige sur place durant quelques secondes. C'est une femme, ou bien cela a été une femme, des années plus tôt. Aujourd'hui, c'est un monstre, une masse énorme de chair graisseuse, luisante, bouffie. Elle est vautrée plus qu'assise, en bout de la longue table ; inerte mais vivante. Deux yeux noirs, exprimant une oppressante férocité glacée, m'ont en effet pris en ligne de mire dès mon entrée. Et ils ne me quittent pas.

– Ma chérie, dit Olliphan avec une douceur extrême, puis-je te présenter mon ami M. Franz Cimballi ? Ma femme, monsieur Cimballi. Ma femme Angelina.

J'ai tendu ma main mais le monstre n'a pas esquissé le moindre geste pour la prendre. Elle mange déjà, ou plutôt elle bâfre, puisant à pleines mains dans des plats disposés tout autour d'elle. À vomir. Et le pire, c'est peut-être l'attitude d'Olliphan, qui traite cette femme qui est la sienne comme si elle était la plus belle ayant jamais existé sous le soleil. À tout moment, durant le dîner, il s'adresse à elle, la prend à témoin de ce qu'il me dit ou de ce que je lui réponds ; ne semblant jamais remarquer que la pieuvre n'ouvre sa minuscule bouche vorace que pour y engouffrer des calamars dégoulinants de sauce tomate ou des poignées de spaghetti. Et chaque fois qu'il lui parle, avec un naturel parfait, sa voix est pleine de tendresse.

– Du café, monsieur Cimballi ?

Nous avons fini de dîner. Non, pas de café. Et pas davantage de liqueur. Au vrai, je n'ai qu'une envie, c'est ficher le camp d'ici, de cette pièce et même de cette maison.

– Je voudrais vous montrer quelque chose, m'annonce pourtant Olliphan.

Il me précède dans l'escalier étroit – pourquoi étroit d'ailleurs ? Pour empêcher l'épouvantable Mme Olliphan d'y passer ? Nous débouchons sur un palier.

– Je me suis trompé, tout à l'heure, en évaluant votre fortune ?

Non. Sauf qu'il a oublié de décompter les vingt-cinq millions de dollars que j'ai dû débourser pour acquérir l'*Éléphant-Blanc*. Olliphan pousse une porte. D'un coup, la température monte de plusieurs degrés. Nous entrons dans ce qui est bel et bien une serre ; l'air y est moite et chaud, embaumé des parfums d'une végétation tropicale, laquelle encercle un bassin ovale d'à peu près huit ou dix mètres de long ; une authentique piscine.

– Ça vous plaît, monsieur Cimballi ?

– Oui, Bwana[1].

Je lève la tête : le tout est de verre, au travers de quoi on découvre le ciel mi-étoilé, mi-nuageux de Manhattan. Je demande à Olliphan :

– Vous connaissez Martin Yahl ?

– Je ne l'ai jamais rencontré.

Ma question abrupte ne l'a certainement pas surpris, à croire qu'il l'attendait. Il rit doucement, ses prunelles semblant plus pâles dans la pénombre, tandis que nous

1. Monsieur en langue swahili.

progressons dans les allées de cet étonnant jardin exotique juché à soixante-cinq étages au-dessus de Central Park :

– Je sais que Martin Yahl est un banquier suisse, dit-il. Je sais qu'il vous hait et que, de votre côté, vous le haïssez aussi. Je sais que vous vous êtes entrebattus, et que, par deux fois, vous l'avez emporté sur lui. Suivez-moi, je vous prie, il y a encore autre chose que je désirerais vous montrer…

Il ouvre une porte vitrée coulissante. De l'autre côté, une terrasse, qui occupe toute la partie du toit de l'immeuble laissée libre par la serre. Entre la touffeur de celle-ci et l'air de la nuit new-yorkaise, la différence de température est d'au moins vingt degrés. Olliphan avance droit devant lui, dans l'ombre. Il est déjà à trois ou quatre mètres et je le distingue à peine.

– Vous n'êtes pas obligé de me suivre, dit-il.

– Mais je le rejoins néanmoins, m'enfonçant à mon tour dans la pénombre. Qui d'ailleurs s'éclaircit peu à peu, à mesure que mes yeux s'adaptent. Le sol sur lequel je marche est noir, on dirait une sorte de goudron mat. Je m'accroupis et l'effleure de mes doigts : c'est bien de l'asphalte. Olliphan a continué de progresser. Autour de nous, la nuit est constamment plus claire, je commence à distinguer des cheminées à ma gauche, sur la terrasse, profilées par les lumières de l'Empire State Building.

– Vous travaillez pour Yahl, Olliphan ?

Un petit rire dans la nuit :

– Non.

– Vous avez travaillé pour lui, ou avec lui ?

– Non.

– Il y a un rapport quelconque entre l'*Éléphant-Blanc* et Martin Yahl ?

– Pas que je sache.

Je l'entends rire à nouveau. Je fais quelques pas de plus pour venir à sa hauteur et c'est alors que cela arrive : sous mes pieds, le sol jusque-là parfaitement horizontal prend soudain de la pente. Je m'immobilise aussitôt, saisi par ce qui est bel et bien de la peur. À quoi diable jouons-nous ? Je regarde devant moi : rien.

RIEN.

Durant quelques secondes, je crois à une hallucination. Mais non, aucun doute n'est possible : droit devant, à n'en pas douter, le garde-fou ceinturant la terrasse s'interrompt sur au moins dix mètres. Mon rythme cardiaque s'accélère brutalement.

– Regardez à vos pieds, dit Olliphan.

Je baisse les yeux et je lis le chiffre CINQ écrit au pochoir en blanc sur le goudron noir. Olliphan reprend, sa voix un peu lointaine, ou amusée :

– J'ai hésité. Des graduations en yards ou en mètres ? J'ai opté finalement pour le système métrique, qui finira bien par devenir universel. L'échelle va de un à vingt. Jusqu'à cinq, la déclivité est presque insensible. Puis elle s'accroît ; elle passe à cinq pour cent de pente de cinq à dix ; à dix pour cent de dix à quinze ; à vingt pour cent de quinze à vingt. Bien entendu, au-delà de vingt, il n'y a plus rien. Sauf soixante-cinq étages de vide. Ce n'est pas une idée amusante ?

Je déglutis :

– À hurler de rire. Elle est de vous ?

Il acquiesce en souriant. Dans la nuit, ses yeux d'Irlandais pâlissent de plus en plus :

– Personnellement, je suis allé jusqu'à dix-sept.

– Record du monde, je suppose ?

– À ce jour, oui. C'est qu'il faut tenir compte du vent. Et si c'est mouillé, ça glisse, évidemment. Mais les records sont faits pour être battus.

Je ricane. Ce type est fou.

– Avancez au moins jusqu'à dix, monsieur Cimballi. Le risque y est à peu près nul.

Ce « à peu près » m'inquiète. Mais je fais deux ou trois pas, puis trois ou quatre autres. Je suis sur NEUF. Et je pense : « Cimballi, tu es encore plus fou que lui. Qu'est-ce que tu fais là, espèce d'abruti ? » Je glisse une semelle précautionneuse et j'atteins le cercle blanc du DIX. Au-delà, je sens bien que la pente augmente. Olliphan, lui, est sur le QUATORZE, mains dans les poches de son veston, ses cheveux agités par le vent :

– Vous ne voulez vraiment pas venir jusqu'à moi ?

– Pas sans parachute.

– J'ai pourtant cru comprendre que vous saviez prendre des risques.

Dans ma tête, se met à clignoter un signal d'alerte. Je réponds :

– Pas ce genre de risques.

On y voit assez bien à présent : je distingue le chiffre VINGT, qui affleure en effet le vide, à quelques centimètres près. Olliphan me tourne le dos, mains toujours dans les poches. Il avance d'un mètre.

– Acheter un casino est un risque, monsieur Cimballi…

Nous y voilà. Olliphan franchit un autre mètre :

– Je dirais que cela équivaut à aller jusqu'à la dix-huitième marque par un jour de grand vent, sous la pluie battante…

Silence. Je finis par dire :

– C'est quoi ? Une mise en garde ?

Il s'était immobilisé un instant, mais le voici qui se remet en marche, droit devant lui, mains toujours dans les poches.

– Olliphan, je vous ai posé une question.

Il secoue la tête. Et avance encore. Je me vois déjà en train d'expliquer comment, à l'issue d'un jeu imbécile, mon hôte d'un soir a effectué un vol plané de deux cents mètres, avant de s'écraser sur un trottoir…

– Autre chose, Olliphan ?

– Vous m'êtes bien sympathique.

Bon, ça suffit ! je me détourne et, très prudemment, je bats en retraite, jusqu'au moment où je retrouve sous mes pieds un sol uni et parfaitement plan. Je regarde derrière moi : Olliphan continue d'avancer, se retenant par les talons. Il stoppe enfin :

– Dix-huit et demi, record battu.

– Il y a un piège, dans cette affaire de casino ?

– Pas que je sache.

Je ne peux voir son visage mais je l'entends rire :

– C'est moi qui ai servi d'intermédiaire entre mes clients et vous, dans votre achat. Vous vous attendez vraiment à ce que je vous dise que l'affaire n'est pas saine ?

Je m'étais accroupi, vaguement en proie au vertige. Je me redresse :

– Je m'en vais, Olliphan. Merci pour le dîner. Et bonne nuit.

– Bonne nuit.

À l'étage inférieur, le maître d'hôtel surgit sitôt que j'apparais sur l'étroit escalier de bois. Il me tend mon imperméable. Je traverse derrière lui une succession de pièces. La salle à manger est à présent vide. Mais pas le salon, ou l'un des salons : elle est là, Mme Olliphan en personne, échouée dans un fauteuil qu'elle écrase de sa masse. Combien peut-elle peser ? Cent trente kilos ? Et elle me regarde, tout en piochant dans une boîte de chocolats.

– Bonsoir, Madame.

Pas de réponse.

Alors, littéralement, je m'enfuis.

Mais doucement Cimballi. Ne t'emballe pas comme d'habitude. Commençons par le commencement.

PREMIÈRE PARTIE
Les cassates de l'imam